

# LA MOTTE-CHALANCON

*Pierre Desvilletes*

D'abord instituteur chez moi en Haute-Loire, en 1941 j'ai été victime du régime de Vichy qui m'a déplacé dans les Baronnie, pour cause d'activité syndicale. Mon épouse, qui était receveuse des Postes, a été nommée l'année suivante à La Motte-Chalancon, et j'ai demandé et obtenu un poste au même endroit. J'avais 34 ans et j'y ai fait toute ma carrière, jusqu'en 1966.

À mon arrivée en 1942, il y avait trois classes mixtes à La Motte-Chalancon (la mixité avait été instaurée en 1934), soit un total de 80 élèves, pour un village de 800 habitants. Autour, le canton<sup>16</sup> comptait bien d'autres écoles : Bellegarde-en-Diois, Establet, Saint-Dizier-en-Diois, La Charce, Pommerol, Rottier, Chalancon, les Vignaux de Chalancon, Arnayon, Gumiane, Saint-Nazaire-le-Désert qui avait deux postes d'enseignant (La Motte-Chalancon en avait trois), Brette, Pradelle, les Gléysolles et Rochefourchat. Tout cela a fondu ensuite, en même temps que la population. Il ne reste aujourd'hui que quatre de ces écoles.

Entre ces différents postes et d'autres, la valse des enseignants était incessante, à cause du trop petit nombre de titulaires. On n'en trouvait qu'à La Motte-Chalancon et Saint-Nazaire-le-Désert. Pour les autres, la stabilité était nulle, sauf quand

16. Les cantons du Diois sont : Die, Châtillon-en-Diois, Luc-en-Diois, La Motte-Chalancon et Saillans.

l'institutrice, par exemple, se mariait avec le fils du maire ou le *coq* du village !

Une année plus tard, en 1943, je repartais pour entrer dans la Résistance. Un groupe était en train de se former sur place, avec tous les jeunes menacés par le départ au STO en Allemagne. Mais cela m'embêtait de voir des jeunes de 18 ans, comme ça, n'ayant jamais porté un fusil, entrer au maquis : alors je suis parti avec eux. Nous avions quelques appuis au village : le docteur, les gendarmes... Notre groupe a été basé près de Dieulefit. À la Libération, le 8 mai 1945, on a déposé des gerbes au monument aux morts et organisé un bal. On a tellement bien fêté ça et sonné les cloches qu'on en a cassé une ! Il faut dire aussi qu'un prisonnier de guerre avait été libéré la veille, et qu'il était des nôtres ce jour-là.

J'ai repris le chemin de l'école, à La Motte-Chalancon. J'ai eu là pour collègues deux institutrices, qui s'étaient mariées avec des commerçants du village. Au début, nous dépendions de l'inspecteur primaire de Die ; dans les années cinquante, nous avons été rattachés à Nyons. Le bâtiment, qui datait de 1903, était tout à fait inadapté, surtout en ce qui concernait les W.-C. et le matériel scolaire (pupitres, tableaux, chauffage, etc.).

En classe, à côté des enfants des gendarmes et autres fonctionnaires (Poste, perception, etc.), j'ai eu surtout beaucoup d'enfants du village ou d'agriculteurs, qui venaient chaque jour de fermes éloignées en montagne ; ils parcouraient parfois quatre kilomètres à pied. À midi, ils mangeaient sur place, à l'école. L'hiver, il fallait leur aménager la sortie une demi-heure avant les autres, pour qu'ils ne rentrent pas chez eux trop tard dans la nuit.

Les hivers étaient rudes. Je me souviens de ce jour où pendant la récréation de 10h30, sur la place en face de l'école, un élève qui avait voulu lécher la glace sur la grille en fer du

monument aux morts y était resté collé : une institutrice avait dû intervenir en lui appliquant de l'eau chaude pour le sortir de là.

À l'époque où je suis arrivé, il existait une petite fête de l'école en fin d'année. Nous l'avons conservée, mais développée, et sous les préaux de l'école nous avons fait construire une estrade avec l'aide de la mairie. Cette fête, devenue payante, a permis alors de financer des « sorties » scolaires. C'est en 1947 ou 48 qu'une de ces sorties a eu lieu pour la première fois à La Motte-Chalancon : j'emmenais à Marseille une classe dont neuf enfants sur dix n'avaient encore jamais vu la mer ! Ils n'étaient même jamais sortis de leur canton... À Marseille, je connaissais quelqu'un à la Direction du Port, qui nous a tout fait visiter, jusqu'à cet entrepôt de bananes où j'avais interdit aux élèves de « toucher », et où pour finir notre guide a organisé une distribution générale !

Par la suite nous avons organisé une sortie de deux jours à Nice ; en arrivant le soir à l'auberge de jeunesse où nous devions coucher, il n'y avait plus de place et nous avons dormi dans la cour, à la belle étoile ! Une autre fois nous sommes allés au mont Gerbier des Joncs, à la source de la Loire. Une autre fois encore, dans le Vercors, pour voir les lieux du drame à Vassieux et La-Chapelle-en-Vercors. Il y a eu aussi le château de Grignan, le barrage de Serre-Ponçon, l'aéroport de Marignane, le moulin d'Alphonse Daudet, la Camargue...

À l'école, j'ai essayé la méthode Freinet : nous choissions chaque jour un texte de référence, présenté par les élèves, et sur lequel s'articulaient les autres activités de la journée ; nous avons également « édité » un petit journal, intitulé *L'abeille mottoise*, entièrement rédigé, illustré et imprimé par les élèves. Nous le vendions aux parents d'élèves. Nous étions également en rapport avec d'autres écoles pour échanger nos journaux scolaires.

Une importante activité périscolaire a été l'élevage des vers à soie ! Comme une des quatre salles de classe était libre, c'est là que nous l'avons installé. Chaque année nous achetions de la « graine » (on dit ainsi, parce que les œufs du bombyx ressemblent à des graines de radis, encore beaucoup plus petites ; un gramme de « graines » contient des centaines d'œufs de bombyx). Nous les faisons germer à la chaleur, sur des claies. Ensuite, il fallait donner à manger aux vers : deux élèves en étaient chargés à tour de rôle, et s'en allaient pour cela cueillir des feuilles de mûrier, le long de la route. Il fallait de la feuille bien sèche, sinon le ver tombait malade et en mourait. C'était donc un problème par temps de pluie : nous avions une petite réserve de feuilles, mais la feuille fraîche est meilleure.

Cet élevage permettait d'étudier les mues successives. À la troisième, le ver cherche à grimper pour faire son cocon, et l'on installait pour cela des rameaux de genêt, plantés sur les claies. Quand les cocons étaient finis, on les récoltait. Nous en produisions chaque année un à deux kilos. Un marchand nous les achetait, faisant aussi le tour de tous les élevages domestiques. Beaucoup de familles, en effet, s'y mettaient. Le traitement consistait à les plonger dans l'eau bouillante pour arrêter le processus, après quoi cela passait dans une usine de dévidage, à Sahune. En ce qui nous concerne, nous en gardions quelques-uns pour voir ce que cela devenait, avec l'éclosion : le bombyx perçait le cocon pour en sortir.

Plus tard j'ai pris la direction d'un « Groupe d'observation » : il regroupait des classes de cinquième et sixième rattachées au collège de Nyons ; nous étions deux à nous y partager les matières à enseigner. Nous faisons ce qu'aucun enseignant n'accepterait aujourd'hui : par exemple, douze heures d'affilée auprès de certains élèves qui, venant de loin, arrivaient dès 7 h 30 avec le car du service postal de Luc-en-Diois, et ne repartaient le soir qu'à 19 h ! Et nous ne touchions pas un sou

de plus! Les autres étaient en pension dans des familles du village. Un jour, l'inspecteur m'a contacté:

– Je suis ennuyé, et je vais vous demander un service: le conseiller général m'a demandé d'ouvrir une classe agricole, ce serait le jeudi, je n'ai personne sauf vous...

– Alors je n'aurai plus de jeudi?

– Ce sera juste pour une année...

Et cela a duré trois ans... Pour trois élèves seulement (au commencement), avec qui nous avons visité des fermes et appris un peu de théorie. Il n'y en avait plus qu'un seul à la fin.

Entre instituteurs et institutrices du canton, nous avions chaque année deux grandes occasions de nous retrouver: en octobre à la conférence pédagogique, qui était suivie d'un repas en commun; et en fin d'année aux épreuves du Certificat d'études.

Jusque dans les années 1955 à 1960, La Motte-Chalancon a été un village assez vivant. Nous avons formé aussi entre adultes un petit groupe de théâtre, mixte, qui nous a amenés à jouer des pièces dans les environs, pendant une quinzaine d'années. Je me souviens en particulier de *Pierre et le loup*, ou de pièces de Labichè comme *Le voyage de Monsieur Perrichon*, ou *Six cent mille francs par mois*. Vers 1960, la population déclinant, ces activités se sont raréfiées, et ont aujourd'hui disparu.



Village de Pontaix

Photo Mülhethaler/Aubert

Avant de connaître les étendues de landes entre La Motte-Chalancon et Saint-Nazaire-le-Désert, loin de tout, Andrée Brun allait être confrontée au cours de son itinéraire d'institutrice, dans le nord du Diois, à la folie meurtrière de la guerre... Mais tout d'abord, elle commença par partager la vie d'un village d'altitude, avant Glandage et le col de Grimone. On y accède par Châtillon-en-Diois. Dans un méandre des gorges du Gas, la paroi s'ouvre sur une sorte de passage secret. Un tunnel nous happe et nous emporte, au bout d'un kilomètre de pente raide, impressionnante, dans un pays suspendu au-delà, verdoyant. Le village de Boulc y étend au soleil ses façades dorées. Mais le village n'est lui-même que le plancher d'une suite étagée de hameaux dans la montagne de Serre Peyère...